

Les médias et l'éthique du sport



Chacun le sait: les médias sont, comme les langues d'Esopé - et comme l'argent dont ils sont devenus indissociables -, la pire et la meilleure des choses. Cela n'implique pas qu'il faille leur imputer toutes les vertus ou tous les crimes, selon les circonstances et selon l'humeur. Cela signifie qu'ils sont, de façon structurelle, ambivalents. Et qu'ils sont, par là même, les reflets de l'ambivalence de nos moeurs démocratiques tiraillées entre les pressions contradictoires de l'individualisme et de la massification. Si nous le savons, nous pouvons en faire bon usage. Si nous l'oublions, le pire est à prévoir.

Transparence et effet de loupe: les ambivalences de la communication de masse

Les moyens modernes de communication audio-visuelle ne créent, en effet, rien de toutes pièces. S'ils ont une action sur les comportements, les moeurs ou les mentalités, c'est dans la mesure où ils révèlent ceux-ci à eux-mêmes. Ce sont des agents de transparence, avec tout ce que cette notion comporte d'ambigu et, le cas échéant, de redoutable.

La transparence, nous le savons d'expérience, n'est pas synonyme de vérité. Elle peut dissiper l'ignorance. Mais aussi, à trop dissoudre les opacités entretenues par le pouvoir, les codes de civilité et le langage, il peut arriver que les médias stimulent les préjugés et les passions au détriment de la tolérance et de la prudence; et même - ce n'est pas un paradoxe - au détriment du rêve. L'immédiateté et le réalisme de l'image, et l'illusion de vérité qui se trouve ainsi créée, font parfois des médias, en l'occurrence bien mal nommés, des assassins de l'imaginaire.

Agents de transparence, dans l'acception que je viens de préciser, les médias exercent aussi un effet de loupe. Ce sont, à ce titre, des accélérateurs des processus sociaux - au sens où l'on parle d'accélérateurs de particules, avec les mêmes résultats ambivalents. Tantôt la focalisation des moyens d'information sur l'événement provoque des phénomènes de fission: les médias sont, dans ce sens, une source d'énergie - pour le meilleur ou pour le pire, selon les acteurs et les situations.

Tantôt la concentration sur le même écran d'informations dispersées engendre un effet de fusion, ou plutôt de confusion. A force de placer tous les faits sur le même plan, les médias favorisent un confusionnisme intellectuel et

moral qui inhibe le jugement et désarme l'esprit critique. Ce sont alors des facteurs, non d'énergie mais, tout au contraire, d'inertie, qui laissent l'opinion sans défense, exposée à tous les amalgames, à toutes les idéologies.

Ce rappel de quelques notions-clés, rapide et, je l'espère, point trop abstrait, était nécessaire pour développer les analyses que je voudrais maintenant proposer pour éclairer les rapports entre les médias et le sport. Il est peu de domaines en effet où l'ambivalence des médias, sous ses deux modes d'action - transparence et effet de loupe - apparaît de façon plus nette.

La compétition sportive, il est banal de le dire, est devenue un spectacle dans lequel l'argent tient une place et a acquis une visibilité prépondérantes. Et pourtant, jamais le sport n'a été plus populaire, jamais l'athlète n'a réalisé de performances plus admirables, acquises au prix d'un entraînement sacrificiel.

Tel est le premier constat sur lequel nous devons nous pencher: d'un côté, les médias diffusent la passion du sport tout en faisant pleuvoir les records; de l'autre, par ce qu'ils révèlent des opacités du sport, ils rabaissent ou du moins banalisent ce que ce dernier peut avoir de grand et de beau. Il faut, plus que jamais, réfléchir aux effets de la transparence sur la perception du spectacle sportif.

Le sport occupe, en second lieu, une place centrale dans les enjeux idéologiques de ce temps. Il est devenu, sur les ruines de la scène politique, le lieu où les aspirations et les ressentiments des peuples s'investissent avec le plus de force, voire le plus de violence. Comment expliquer ce processus? Si l'on espère le maîtriser, le second mode d'action des médias - l'accélération des processus sociaux - doit être également repensé et remis en cause...

Le défi est de taille. Car jamais, à mon sens, le sport n'a été davantage menacé par une logique aveugle de devenir un assassin du rêve et un amplificateur de nos malaises sociaux, à l'opposé de l'idéal olympique et du projet de Coubertin. Je voudrais reprendre à présent ces deux termes, en déroulant le fil qui conduit de l'un à l'autre.

Transparence:

le soupçon et la violence

Un écrivain que l'on ne cite plus guère pourrait ici nous servir de guide: Henry de Montherlant. En 1972, peu avant de se donner la mort, l'auteur des „Olympiques“ est revenu sur ce qui avait été la passion de sa jeunesse dans un très beau livre, „Mais aimons-nous ceux que nous aimons“? S'interrogeant sur ses motivations, il y bascule entre deux citations. L'une est de Bertrand de Jouvenel qui, rendant hommage à Montherlant, avait écrit ceci: *„Les premiers livres de Montherlant portent témoignage de ce que fut l'effort athlétique pour les adolescents de 1920. Ils apprirent en s'entraînant la joie de se priver, de se contraindre, de se discipliner. C'est par le biais du sport que la notion de devoir rentra dans la société occidentale“.*

L'autre citation est une mise en garde de Coubertin contre les illusions dont le texte de Jouvenel porte témoignage. *„Il ne faut pas confondre, notait l'illustre baron, le caractère et la vertu“.* Fort avisé des tensions inhérentes à la culture du sport, Coubertin rappelait avec sagesse que les qualités du caractère ne relèvent pas de la morale. Elles ne sont pas, écrivait-il, du domaine de la conscience. Ces qualités, ce sont le courage, l'énergie, la volonté, la persévérance, l'endurance. De grands criminels, de franches canailles, de simples voyous les possèdent autant que des hommes vertueux. Voilà pourquoi la doctrine de la moralisation directe par le sport est fautive et inquiétante. Le sport n'est qu'un adjuvant indirect de la morale. Contrairement à un mythe apparu en Grande-Bretagne au début du XIX^e siècle, on ne vient pas à bout de la violence urbaine en donnant simplement des cours de boxe, voire, aujourd'hui, de karaté!

Telle est donc l'ambivalence du sport: d'un côté, une conquête sur soi-même; de l'autre, une domination. D'un côté, un travail de volonté, de maîtrise de soi; de l'autre, l'agressivité - et nous avons des pages admirables de Montherlant sur l'agressivité du boxeur. D'un côté, la joie de la victoire pour elle-même, consacrée par les lauriers;

de l'autre, l'appétit de l'argent et du pouvoir - de tout ce qui rend les gens fous. D'un côté la vertu, de l'autre le rapport de forces... Je n'insiste pas.

Or cette ambivalence est mise en exergue par les médias d'une manière que ceux-ci ne contrôlent plus. Le sport-spectacle a engendré sa professionnalisation de fait; plus il gagne en diffusion, plus il lui faut d'argent; plus il dépense d'argent, plus il a besoin de drainer des foules. Coubertin pensait avec raison qu'il n'est pas nécessaire de toucher des foules pour battre des records. L'athlète se situe d'abord par rapport à lui-même et c'est évidemment une des beautés du sport. Les foules du sport-spectacle ne sont pas ce qui fait tomber les records. Mais elles sont ce qui engendre l'anxiété, le dopage et la fraude. Elles sont ce qui, sous l'oeil des caméras, fait tomber les athlètes.

On saisit en ce point en quoi les médias tendent à retourner contre le sport son ambivalence. Ils font oublier en effet qu'on triche plus difficilement avec le sport que dans aucun autre domaine. Quel que soit son degré de fraude, la compétition sportive ne peut se dispenser des qualités et des prouesses qui créent l'émotion. On peut falsifier les conditions de la compétition par le dopage ou l'accord préalable. On ne peut cependant montrer n'importe quoi.

Le public, de même, s'avise rarement du fait que les médias finissent toujours par dévoiler ce qu'ils cachent, et que tous les grands fraudeurs du sport ont été pris „la main dans le sac“. Sa propension est de généraliser, d'estimer que la défaillance de quelques uns signifie nécessairement la corruption de tous.

Je ne citerai à l'appui que l'exemple pathétique de Ben Johnson, dont la victoire sur Carl Lewis fut, à Séoul, en septembre 1988, un des moments les plus intenses de l'histoire de l'Olympisme. Faut-il oublier cet instant, parce que, trois jours plus tard, le malheureux athlète était convaincu de dopage? Faut-il ne retenir de ce dernier que l'image indigne laissée par le médecin qui se vantait de l'avoir „fabriqué gramme par gramme“?

Ce type de révélation, bien entendu, n'est pas nouveau. On pense au boxeur Ray Famechon, ou à Jules Ladoumègue, cruellement sanctionné en 1932, ici même, au Havre, pour avoir touché un peu d'argent - sans que, notons-le, sa gloire n'ait cessé de demeurer intacte et pure, jusqu'à la fin. La nouveauté tient au caractère mécanique et global du rejet, dans lequel les médias ont une responsabilité certaine. De telle sorte que du sport ne reste plus que le spectacle et que, dans l'estime du public, la personnalité des champions s'efface derrière le montant de leurs gains et les données chiffrées de leurs performances...

Quel athlète pourrait aujourd'hui comparer son prestige à celui d'un Marcel Cerdan, dont la disparition éclipsa celle de la violoniste Ginette Neveu morte en même temps que lui, dans le même avion? Ou à celui d'un Fausto Coppi, dont la mort, au début de 1960, donna lieu, dans la presse, à des manchettes sans commune mesure avec les titres qui, quelques jours plus tard, annoncèrent l'accident où périt Albert Camus? Le plus frappant est aujourd'hui la vitesse avec laquelle les vedettes se renouvellent, défilent. Comme si, dès qu'ils ne remportent plus de victoires, un soupçon d'affairisme, ou de technicité pure, justifiait que leur nom soit abandonné à l'oubli.

Un autre facteur de désacralisation du héros sportif joue un rôle également non négligeable: c'est l'aspect technique des médias. La noblesse d'un sport n'est-elle pas entamée lorsque ses règles sont modifiées pour s'adapter aux exigences de la télévision? Je pense, entre autres, à la *mort subite* du tennis, destinée à satisfaire les besoins des programmeurs. Peut-on également accepter que, pour accroître les financements publicitaires, un sportif soit transformé en homme-sandwich sans y perdre une part de sa dignité, sinon de son prestige? Ou que tel autre associe son nom à une marque, selon les critères du plus offrant? Je ne suis pas irréaliste au point de récuser l'intrusion, dans le sport, des ressources de la publicité. Je suis même hostile aux lois Evin, parce qu'elles confondent l'usage et l'abus et qu'en ce sens elles portent atteinte à ce qu'il s'agit de préserver: la dignité humaine. Le meilleur antidote à une publicité pour une marque de whisky est à mes yeux une publicité pour une marque d'eau minérale. Mais, si la publicité est légitime sur les stades, elle est humiliante sur le dos des acteurs.

Pour les jeunes qui s'identifient à ces nouveaux modèles, à ces nouveaux anti-héros, ce qui devient la référence est finalement que le plus fort gagne. Cette loi de la jungle, transposée au sport, n'est évidemment pas ce que l'on

peut proposer à la jeunesse de plus idéal. Ce qui m'amène à mon deuxième point, qui est la question de la violence.

Effet de loupe et violence:

la catharsis ne fonctionne plus

Il n'est pas difficile de dire, avec les sociologues Norbert Elias et Eric Dunning, auteurs d'un ouvrage important intitulé *Sport et civilisation* (Fayard, 1994), que l'identification au voyou milliardaire est devenue l'espérance du hooligan - le plus souvent, un marginal ou un chômeur. Les médias ne sont pas la cause directe de ce processus. La véritable cause est la désagrégation de la société, ou plutôt sa désintégration.

Mais, on vient de le voir, les moyens de communication de masse sont responsables de processus d'identification à des contre-modèles, qui, loin de permettre au sport d'exercer sa fonction cathartique, exaspèrent les pulsions violentes et les frustrations. C'est ainsi que, au lieu de contribuer à apaiser les malaises de la société, le sport médiatisé tend à les refléter, à en reproduire les symptômes avec un effet de loupe qui les amplifie et les accélère.

Sur ce renversement de fonction, Elias et Dunning nous éclairent. Ceux-ci ont observé que le sport est né en Angleterre en même temps que le pouvoir parlementaire; autrement dit au moment où le jeu des affrontements civils, jusqu'alors contenu par la force du monarque, s'est apaisé et codifié. Au même moment, l'humour a commencé à s'imposer comme cette espèce de sourire qui désamorçe le préjugé et sa violence.

Le sport, en codifiant l'espace et la durée des affrontements, a tendu, à sa manière, au même but. Il a favorisé ce que les Anglais nomment le „controlled decontrolling of emotions“: la violence est bien présente sur le stade, la cendrée ou le ring, mais, parce qu'elle est exercée selon une règle qui lui fixe des limites et qui est acceptée de tous, elle n'en sort pas. Le sport est une représentation des jeux sociaux et de la violence sociale, codifiée et maîtrisée. Au lieu d'inquiéter, il rassure. Au lieu d'exciter les passions, il les purge.

Ce processus bien connu depuis l'Antiquité grecque est celui qui mène de la *mimésis* - la compétition des acteurs autour du même objet - à la *catharsis* - le transfert des pulsions de violence du champ du réel à celui de la fiction. Or le principal effet de la médiatisation du sport, telle qu'on vient de la décrire, est que *ce processus ne fonctionne plus*. On a commencé à le constater en Belgique il y a quelques années, lors du drame du stade du Heysel, qui marque d'une pierre noire l'histoire du sport: du terrain, la violence, en perdant ses codes, a gagné les gradins. Les acteurs ne contrôlent plus leur émotion. Aujourd'hui, la *mimésis* elle-même se trouve menacée par des règlements de comptes brutaux entre joueurs.

Bien entendu, il y a toujours eu de la violence sur les stades. Montherlant cite l'agression dont fut victime un *supporter* de l'équipe de football américaine en 1924, lors des Jeux Olympiques de Colombes. Mais la violence revêt aujourd'hui un tout autre visage. Elle est, en premier lieu, d'une tout autre échelle. Surtout, sa visibilité médiatique lui donne un caractère intentionnel et une fonction sociale totalement nouveaux. Les hooligans, nous le savons, entrent dans les stades *avec l'intention* d'utiliser les médias à plusieurs fins. Il s'agit pour eux à la fois de reconstituer une solidarité identitaire au moyen de l'action délinquante, et d'alerter l'opinion sur le malaise social en cassant tout: les matériels, les spectateurs et la règle du jeu. Ainsi le spectacle sportif devient-il le théâtre des dysfonctionnements de notre société. Et nous pouvons mesurer le degré de désintégration qui affecte le corps social, au fait que, de plus en plus souvent, ce sont les sportifs eux-mêmes qui se livrent à des actes de violence, non seulement à l'extérieur du stade, mais également à l'intérieur.

Le plus grave peut-être est que ces symptômes de la désintégration qui menace aujourd'hui les nations affectent également les compétitions sportives entre les nations. Ce qui est vrai au niveau national est vrai, de la même

façon, sur le plan international. Ici aussi, il importe de marquer, par rapport aux situations antérieures, une différence radicale, largement due à l'effet de loupe des médias, dans les causes et les fins de la violence.

Jusqu'à une date récente, la politisation du sport mettait seulement en jeu le heurt difficilement évitable entre les fiertés nationales. On évoque à ce sujet, de façon classique, les Jeux de Berlin en 1936, le retrait des Africains des Jeux de Montréal en 1976, le boycott des Jeux de Moscou par les Américains après l'invasion de l'Afghanistan par les soviétiques en 1980 ou le boycott réciproque des Jeux de Los Angeles par les soviétiques en 1984. Dans tous ces cas cependant, il s'agissait de bras de fer internationaux, d'une confrontation rationnelle entre des politiques d'Etat, dont les processus ne risquaient pas de monter aux extrêmes et se trouvaient, en fin de compte, maîtrisés: sur le terrain de la rencontre sportive, dans ce *templum* au son sens étymologique d'espace consacré, la *catharsis* pouvait continuer à jouer son rôle.

Il n'en est plus allé de même lorsque, à l'occasion des Jeux de Munich en 1972, des mouvements terroristes palestiniens ont pris en otage et assassiné des sportifs israéliens. Alors, sous le regard des caméras, un dérèglement nouveau s'est révélé avec éclat. Dans la mesure où des minorités activistes - quelles qu'elles soient - choisissent d'utiliser les médias pour défier des Etats, la rationalité des relations internationales ne peut plus intervenir pour limiter l'escalade. La violence entre dans l'espace consacré.

Ce mouvement s'est amorcé avant Munich, lorsque deux athlètes noirs-américains montés sur le podium ont brandi le poing contre le drapeau des Etats-Unis à Mexico, en 1968. Depuis, les revendications de groupes identitaires se sont emparées du tremplin médiatique que leur fournit l'espace sportif - d'une façon pacifique, certes, mais systématique. On se souvient de Cathy Freeman arborant le drapeau aborigène aux championnats du monde d'Athènes en 1996. Le fait que la violence symbolique soit retournée contre l'idéal olympique par les athlètes eux-mêmes souligne la gravité d'une crise qui fait du sport, au plan intérieur comme extérieur, l'enjeu des revendications identitaires qui constituent l'un des facteurs de déstabilisation les plus dangereux de cette fin de siècle.

Pistes pour en sortir

Je conclurai sur quelques brèves remarques: le diagnostic suggère les remèdes. Certes, il s'agit de pistes et l'on n'est pas idéaliste au point de croire que les emprunter sera chose facile: j'ai assez rappelé, dans ce qui précède, que la principale cause des dysfonctionnements du sport est la désintégration des sociétés contemporaines. C'est l'affaire du politique, ce n'est pas mon sujet.

Certains de ces remèdes dépendent des règles du sport lui-même. Pour limiter les tentations de la violence, la requalification morale du sportif est plus que jamais nécessaire. Sanctionner de manière exemplaire les défaillances des athlètes qui ont «démérité» en les mettant définitivement hors course, quels que soient par ailleurs leurs exploits (songeons à Maradona ou à Cantona) me paraît une première urgence. Les réactions des *supporters* seront d'abord vives, on le sait bien. Mais il faut agir pour la longue durée. Pour la même raison, l'identification du sportif à un dossard commercial ne devrait plus être tolérée: le respect de soi-même est une des premières exigences du sport. Enfin, la mise en place, à l'anglo-saxonne, d'un service d'ordre expérimenté sur les gradins me semble plus conforme à la dignité du spectacle que l'interposition de grilles entre les spectateurs et le terrain, souhaitée par certains.

Mais rien n'aura été fait tant que les médias eux-mêmes n'auront pas opéré la révision déchirante qui est de leur ressort. Les médias sont un pouvoir. Ils ne l'ont toujours pas compris. Je veux dire par là qu'ils se perçoivent, de façon à peu près exclusive, comme un contre-pouvoir. Leurs élites s'imaginent que leur fonction sociale est de se placer du côté de l'opinion pour démolir systématiquement tous ceux qui ont du succès, de l'argent, du pouvoir. Or les médias ont aussi, face à cette opinion, un rôle d'explication, d'élucidation, de compréhension, qu'ils remplissent

rarement. Bref, l'information, écrite ou audio-visuelle, est un pouvoir à part entière qui doit remplir, par rapport à la société, une fonction éducatrice dont nous n'avons jamais eu plus besoin qu'aujourd'hui. Cette mission est particulièrement requise pour faire du sport, non pas ce qu'il devrait être, mais ce qu'il est fondamentalement: le lieu même où l'homme se respecte et respecte les autres, et se respecte soi-même à travers les autres.

Summary

The media and the sports code of ethics: an open question

The author claims that the role played by the media is ambivalent. On the one hand, the media spreads the passion of sport by producing records. On the other hand, by uncovering the opaquenesses of sport, they disparage or at least banalise the things that can be grand and noble in sport.

The influence of the media could enlarge the pursuit of victory for the individual athlete in order to earn money and therefore get more influential and powerful.

According to the author, the aristocracy of sport is affected if its rules are modified because of the demands of television and sponsors. Generally, the disturbances of sport - in case of violence, for example - revealed by the media, are a reflection of the disintegration in contemporaneous societies.